

cela que le siècle est si mauvais, et qu'il avance chaque jour dans la voie de la corruption. Après cet éloge, le seul qui se trouve dans son livre, il passe aux princes et aux grands, qu'il attaque violemment. Ce qu'il leur reproche, ce n'est pas l'ambition, la cruauté, l'orgueil, mais bien de manquer de générosité envers les poètes (*conteurs*), et de ne plus donner de brillantes fêtes, comme le faisaient leurs prédécesseurs, et, pour cela, il croirait volontiers qu'ils ne sont pas les vrais descendants de leurs aïeux; il se sert, à cette occasion, d'une expression assez pittoresque sous la plume d'un moine: « Je ne veux pas prétendre, dit-il, qu'elles furent déloyales les forges où ils furent forgés. » Comme contraste, il fait la peinture des fêtes du couronnement de l'empereur d'Allemagne, où il avait été comblé de richesses. Le désintéressement n'est pas la principale qualité des trouvères, qui étaient toujours à tendre la main, et qui mesuraient leurs éloges à l'importance des présents qu'ils recevaient, bien différents en cela des troubadours, qui, presque tous riches, puissants, honorés, n'exprimaient dans leurs vers que des sentiments nobles et indépendants. Le passage le plus intéressant de la *Bible* de Guyot est celui où il s'élève contre les abus de Rome et du haut clergé. Les écrivains de cette époque montraient envers Rome et le pape une liberté de langage qu'on ne se permettrait pas aujourd'hui, et qui témoigne que le mal devait être bien grand, pour soulever des clameurs aussi universelles. On peut se souvenir, en lisant le passage suivant, des imprécations que Dante sème à chaque page de sa *Divine Comédie*, et des remontrances continuelles que nos parlements faisaient au roi, pour s'opposer à l'avidité sans bornes de la cour romaine :

Quant il père ocist ses enfanz
Grand péchié fet. Ah! Rome! Rome,
Encor ociras-tu maint home,
Vos nos ociez chascun jour,
Crestientez a pris son tour.
Tout est perdu et confondu
Quant li chardonal (les cardinaux) sont venu
Qui viennent ça tuit alomé
Et de convoitise embrasé.
Ça viennent pleins de symonie
Et comble de malveise vie;
Ça viennent sanz nule reson,
Sanz foi et sanz religion.
Rome nos suce et nos englot,
Rome destruit et ocist tot.
Rome est la doiz de la malice
Dont sordent tuit les malvés vices;
C'est un viviers plein de vermine:
Contre l'Escripture divine
Et contre Dieu sont tuit lor fet.

Les abbés, eux aussi, ont leur compte; ils ont délaissé trois pucelles nettes et belles, qu'ils avaient épousées à leur entrée au couvent. Ces pucelles sont la Charité, la Vérité, la Droiture. A leur place, ils ont mis trois vieilles sales et repoussantes.

Des trois vielles sai bien les noms:
La première a non Traïsons,
Et la seconde Ypocrisie,
Et la tierce a non Symonie.

Les moines, les religieuses défilent à leur tour, et à chacun il dit de dures vérités. Il termine par une attaque à fond contre les *légittres* (gens de loi) et les *asciens*, nom porté alors par les médecins; et, en parlant de ces derniers, la violence de ses paroles ne connaît plus de bornes. Une chose est à remarquer en passant, c'est que, presque à toutes les époques, les médecins ont exercé la verve des auteurs satiriques, et il n'y a pas bien longtemps que *charlatan* et *médecin* ne sont plus synonymes. Cette unanimité si constante de blâme doit avoir nécessairement sa raison d'être. Quelques années après que Guyot avait dit d'eux :

Il n'est mestiers
Dont il soit tant de mençoigniers,

paraissait le fabliau du *Vilain mire*, d'où Moïse a tiré le *Médecin malgré lui*, et la satire du conteur est bien autrement violente que celle du poète comique. La *Bible* de Guyot de Provins est curieuse à tous les points de vue; elle donne de nombreux détails sur les mœurs et les habitudes de son époque; elle témoigne jusqu'à quel point allaient les désordres et les abus du clergé, et montre la liberté de langage laissée aux poètes, au moment même où l'inquisition sévissait d'une manière si terrible contre les hérétiques: pendant trois siècles, les conteurs allaient cribler d'épigrammes, trop méritées, le clergé et la cour de Rome; aussi, ne faudra-t-il pas s'étonner, le jour où éclatera la Réforme, de voir les esprits préparés à la recevoir; si une chose peut surprendre, c'est qu'elle ait tant tardé à venir.

La *Bible* de Guyot est une œuvre curieuse, nous le répétons; mais on en a trop souvent exagéré le sens et la portée critique. N'y voyons pas un acte d'accusation en forme, un réquisitoire foudroyant contre le xiii^e siècle. En somme, Guyot est plus bavard que terrible, plus grondeur qu'indigné: c'est un vieillard atrabilaire, quinteux et spirituel, bon homme au fond, mais qui éprouve le besoin de jaser et de médire. Il ne faut pas prendre trop au sérieux quelques-unes de ses hardiesses, dont lui-même n'avait pas conscience. On a dit de lui, en le comparant à Rabelais, que c'était un homme de génie né trois siècles trop tôt. Nous ne partageons pas cet avis. Guyot n'a ni l'ori-

ginalité, ni l'audace du curé de Mendon. Il représente parfaitement ce vieil esprit taquin, bourgeois et goguenard, mélange de finesse, de bon sens et de malice, qui est le fond de l'opposition littéraire en France, mais qui va rarement au delà; et la malice sans but, la malice gratuite ne suffit pas toujours.

Guyot a écrit son poème d'un style vif, mais dur et plein d'âpreté. Au point de vue historique, le passage le plus important peut-être de son ouvrage est celui où se trouvent les vers, si souvent cités, qui prouvent que, dès le xiii^e siècle, on faisait usage de la boussole. L'origine de cet instrument serait donc bien plus ancienne que celle qu'on lui assigne, et ce n'est ni au Vénitien Marco Polo, ni au Napolitain Gioia qu'il faudrait faire honneur de cette invention. Sans doute, la machine décrite par Guyot était grossière, imparfaite, et ne pouvait pas manœuvrer par tous les temps, puisqu'elle consistait en une aiguille aimantée soutenue sur l'eau par un brin de paille; mais elle contenait le germe de la boussole, et il n'y avait plus qu'à la perfectionner. A l'article Boussole, nous citerons le curieux passage de Guyot.

La *Bible* de Guyot a été imprimée, d'après les manuscrits que possède la Bibliothèque impériale, dans les *Fabliaux et Contes des poètes français des xii^e, xiii^e, xiv^e et xv^e siècles*, publiés par Barbazan, nouvelle édition revue par Méon (Paris, 1808, in-8°).

Bible du seigneur de Berze. Hugues de Berze ou Bersil, auteur de cette seconde *Bible*, vivait à la même époque que Guyot de Provins. Le succès qui accueillit la *Bible* de Guyot décida Hugues à composer aussi la sienne; les deux poètes satiriques ne se ressemblent pas plus que leurs œuvres. Guyot était un moine, tandis que Hugues était un *chastelain*, qui avait été aux croisades, avait courtoisé les dames, fait dans sa vie

Mainte oïseuse, mainte folie,

et écrivait sur ses vieux jours, moins pour corriger son siècle que pour se rappeler des plaisirs passés pour jamais. Sans doute, son œuvre est une satire; mais elle est douce, sans amertume, et il a l'air de s'excuser d'avoir osé révéler les désordres qui remplissent les couvents. Il y a dans son poème un passage curieux, qui nous apprend que les chevaliers étaient dans l'usage de battre leurs sergents et leurs écuyers. L'auteur s'élève, en effet, contre les droits de franchise dont jouissent les ordres militaires des templiers et des hospitaliers; et voici pourquoi: à la croisade, les sergents ou écuyers, battus par leurs maîtres, les tuent et se réfugient dans ces lieux d'asile où ils sont sûrs de l'impunité.

Car en la terre d'outremer
N'ose pas battre uns chevaliers
Ses serjants ne ses escuiers,
Que ne dient qu'il l'ocira
Et qu'en l'hospital s'enfuira
Ou au temple s'il puet ainçois.

Les renseignements que donne Hugues de Bersil sur les chevaliers de son temps ne sont guère flatteurs; il les signale comme étant les premiers à dépouiller les faibles et les malheureux, qu'ils devraient défendre et protéger. Dans le récit de sa croisade, il parle de Constantinople, où, en moins d'un an et demi, il vit quatre empereurs se succéder. Hugues de Bersil a laissé quelques chansons d'amour, qui montrent que la galanterie avait toujours été sa principale occupation. Il fut connu en Italie, qu'il avait traversée pour se rendre en Terre sainte, et Crescembini le nomme *Ugo de Bersila*.

Bible de l'humanité (t. A), par J. Michelet (1 vol. in-18, chez Chamerot, éditeur; Paris, novembre 1864). « L'humanité dépose incessamment son âme en une *Bible* commune. Chaque grand peuple y écrit son verset. Les versets sont fort clairs, mais d'une forme diverse, d'une écriture très-libre: ici, en grands poèmes, ici en récits historiques; là, en pyramides, en statues. Un dieu, parfois une cité, en dit beaucoup plus que les livres, et, sans phrases, exprime l'âme même. Hercule est un verset, Athènes est un verset, autant et plus que l'*Iliade*, et le haut génie de la Grèce est tout entier dans Pallas-Athéné. »

Le titre un peu énigmatique de l'ouvrage de M. Michelet est à peu près expliqué par les lignes que nous venons de transcrire; le but que se propose l'auteur se laisse presque deviner.

Donc, étant remonté dans le passé aussi loin qu'il est permis de le faire sans courir le risque de s'égarer, Michelet va se mettre en marche, à l'heure où se lève l'aurore de la civilisation, et il va suivre d'âge en âge l'humanité; s'arrêtant pour admirer toute chose qui se présentera à lui grande, forte, pure, pour jeter un cri d'indignation devant toute chose petite ou laide. Histoire ou fable, poésie ou science, art ou politique, philosophie ou religion, héros ou sage, homme ou femme, même l'animal... ce qui sera comme le cachet, l'empreinte, la caractéristique d'une époque: voilà ce qui attirera l'attention du voyageur.

Et, quand son chemin sera parcouru, quand il sera arrivé à la dernière page de son livre, Michelet aura écrit l'histoire de l'âme humaine, l'histoire de l'humanité, depuis son éclosion dans l'Inde, avec les *Védas*, jusqu'à

son épanouissement entier et magnifique en Europe, avec la *Déclaration des droits de l'homme*.

Il part... et voilà que, dès le premier pas, il jette un cri d'admiration, d'extase, devant le grand livre sacré de l'Inde, le *Ramayana*, et que, dans cette admiration, il confond l'Inde elle-même, sa religion, ses mœurs, ses arts, tout ce qui est l'âme de l'Inde, en un mot... Nous avouons n'être qu'un barbare quand il s'agit de la littérature indoue; mais nous savons que, quand fut chanté le *Ramayana*, Brahma même en fut ravi. Les dieux, les génies, tous les êtres, depuis les oiseaux jusqu'aux serpents, les hommes et les saints riches s'écriaient: « Oh! le doux poème, qu'on voudrait toujours entendre! Oh! le chant délicieux!... » et nous admettons l'enthousiasme de Michelet... « Tout est étroit dans l'Occident, s'écrie-t-il. La Grèce est petite: j'étouffe. La Judée est sèche: je halète. Laissez-moi un peu regarder du côté de la haute Asie, vers le profond Orient. J'ai trouvé ce que je cherchais, la *Bible* de la bonté. Reçois-moi donc, grand poème!... que j'y plonge: c'est la mer de lait, etc. »

Certes, la philosophie indienne fut un grand effort de la pensée, d'autant plus grand, d'autant plus admirable qu'il fut le premier, peut-être, et les mœurs de ce peuple sont loin, bien loin d'être des mœurs barbares. Cependant, à quoi aboutit la philosophie indienne? A l'anéantissement, à la négation de soi-même, à la négation du progrès. Il nous semble que ce résultat aurait dû refroidir un peu l'enthousiasme de Michelet.

Quant aux mœurs, il est beau de remarquer que ce peuple ne connaissait point l'esclavage, ne connaissait point les sacrifices humains, respectait la vie des animaux, protégeait et aimait la femme: « Ne frappez pas la femme, eût-elle fait cent fautes, pas même avec une fleur. — L'épouse, c'est la moitié du corps du mari. — La mère vaut plus que mille pères. — Partout où les femmes sont honorées, les divinités sont satisfaites; mais lorsqu'on ne les honore pas, tous les actes pieux sont stériles... » Doctrines saintes et pures, vraiment; et nous ne pourrions refuser notre admiration au peuple qui les pratiquait... si, à côté, on ne trouvait pas chez lui le système des castes, injure à la dignité humaine, que devait venger 89. « Ne parlons pas des castes dans l'Inde, dit Michelet; la caste *bête* est supprimée, comment subsisterait-elle encore quelque chose des castes? Si vraiment, parlons-en, et avec indignation même; car notre raison se révolte quand nous voyons cette religion de l'Inde, que vous admirez trop, ô poète! montrer plus de tendresse pour une vache que pour un parricide. »

Mais nous nous attardons, et nous avons encore beaucoup de chemin à parcourir. Voici la Perse, la Perse qui n'a point de castes, elle, point de pontifes, point ou presque point de mythologie; la Perse vraie, grande, forte, positive, travailleuse; la Perse, dont toute la morale se réduit à ces mots: « Sois pur pour être fort, sois fort pour être créateur. » Ici, Michelet est vraiment bien inspiré. Sous une forme toute poétique, parfois dans un style étincelant, il nous fait connaître cette religion primitive de la Perse (révélée par ce qui nous reste de l'Avesta de Zoroastre); il nous raconte cette lutte entre Ormuzd et Ahriman, entre l'esprit et la matière, la lumière et les ténèbres, le bien et le mal; lutte qui se termine par la réconciliation d'Ormuzd avec Ahriman purifié: réconciliation qui console l'âme et qui la repose doucement, après qu'on a déroulé devant elle le spectacle des maux qu'entraîne un dualisme produit par l'essence même des choses.

Nous sommes en Grèce!... Et ici nous comprenons l'enthousiasme de Michelet; nous le comprenons et le partageons. Arrêtons-nous donc un peu sur cette contrée de la Grèce... que dis-je?... sur cette petite presque-île placée entre la Béotie et le Péloponèse, ce petit coin du monde, cette ville, qui fut Athènes! Athènes dura peu, mais elle eut le temps d'enfanter Homère, Eschyle, Aspasie, Socrate, Phidias, Hérodote, Démosthène, Aristide, Thémistocle, etc., etc. Elle dura peu; son histoire n'a que quelques pages, mais ces quelques pages sont une *Bible de l'humanité*. Elle dura peu, ce ne fut qu'un météore; mais, en passant, ce météore illumina le monde, qui, après vingt-deux siècles, en est encore ébloui. « Les nations qui ont existé depuis, a dit Condorcet, n'ont pas eu d'autres précepteurs que les Grecs. — Athènes, dit V. Hugo, est encore à cette heure une des capitales de la pensée humaine. — La Grèce, dit enfin notre auteur, la Grèce si petite, a fait plus que tous les empires... Telle y fut la force de vie que, deux mille ans après, après le long âge de plomb, il suffit d'une ombre légère, d'un lointain reflet de la Grèce, pour faire la Renaissance. Que restait-il? un rien. Ce rien mit tout dans l'ombre, subordonna, éclipssa tout. »

Suivons-nous Michelet à travers la religion, les mœurs, les arts de la Grèce? Non, parce qu'il nous entraînerait trop loin. Notons seulement, pour les recommander, quelques pages de cette partie de son livre.

Et d'abord, une esquisse d'Eschyle, qui vaut mieux que la dissertation assez froide de M. Patin, et qui peut se rapprocher de la magnifique étude de V. Hugo. Eschyle, le plus grand des tragiques grecs, partant le plus

grand des tragiques; l'immense, l'incommensurable Eschyle; Eschyle, à la fois « censeur, pontife et prophète; » Eschyle enfin, dit Michelet, avait fait, en ses cent tragédies, la *Bible grecque*, pour ainsi dire, son Ancien Testament.

Notons encore, dans la même partie de l'ouvrage, l'explication des deux grands mythes de la religion grecque, Cérès et Hercule.

L'auteur lave ensuite et efface deux taches, que quelques-uns veulent voir encore dans la lumineuse histoire d'Athènes: l'esclavage et les mœurs.

1^o L'esclavage! mais, en réalité, il n'a point existé à Athènes. Ce qui le prouve, c'est que Diogène, esclave, ne voulut pas être affranchi; ce qui le prouve, c'est ce proverbe athénien: « L'esclave d'aujourd'hui, c'est demain l'habitant, bientôt le citoyen; » ce qui le prouve, c'est que les esclaves étaient admis au théâtre, étaient admis même aux mystères.

2^o A propos des mœurs, Michelet dit: « Les Grecs étaient parleurs, rieurs, souvent cyniques. Bien loin de rien cacher, ils ont mis en saillie des misères et des hontes qui presque jamais n'existaient. Les mœurs grecques dont on parle tant, dont ils ont eu le tort de plaisanter eux-mêmes, sont, dans un seul quartier de telle ville chrétienne qu'on peut nommer, plus corrompues qu'elles ne furent jamais dans tout le monde grec. »

Enfin l'auteur arrive à la condition des femmes (des épouses) à Athènes, et ici, arrêtons-nous un instant. La condition de l'épouse, à Athènes, n'était point ce que trop souvent on a dit. L'épouse n'était point enfermée au fond du gynécée, occupée à filer du matin au soir; elle n'était point l'esclave de l'époux, la première entre ses esclaves. Bien loin de là. S'il ne lui était pas permis d'assister aux jeux, si elle ne pouvait parvenir aux fonctions publiques, elle participait aux fonctions sacerdotales; elle élevait ses enfants; elle régnait chez elle, souvent même au dehors (plusieurs guerres entreprises sous sa seule influence le prouvent). La femme grecque était donc respectée, honorée... Était-elle aimée? Nous répondrons: oui. Mais l'amour était regardé comme une faiblesse; le Grec, en outre, craignait à l'excès pour sa dignité, il était jaloux; et voilà pourquoi il se vengeait son épouse de la société des hommes, pourquoi il la laissait, peut-être un peu trop, languir dans la maison, et allait, lui, courir après les vierges folles qui venaient de Milet ou de Lesbos pour trafiquer de leur beauté, et qu'il pouvait, vain, orgueilleux, montrer, étaler devant tous.

De cet isolement de la femme, Michelet conclut à l'affaiblissement de la famille, et dans cet affaiblissement il voit la cause de la ruine d'Athènes... Conclusion qui nous paraît peu fondée.

En effet, cet isolement dont parle Michelet n'était pas aussi complet qu'il veut bien le dire; les liens domestiques n'étaient pas aussi relâchés qu'il le fait croire. Rappelez-vous ces mots touchants, naïfs, de Thémistocle parlant de son fils, âgé de cinq ans: « Ce bambino, disait le héros de Salamine, gouverne le monde... Pourquoi? parce qu'il gouverne sa mère, que sa mère me gouverne, que je gouverne les Athéniens et que les Athéniens gouvernent le monde. »

Donc, nous le répétons, souvent, chez Michelet, trop souvent, le poète égare l'érudit, le fait mentir; car l'auteur n'ignore pas qu'on ne peut et ne doit chercher la cause de la ruine de la Grèce que dans l'influence éternelle de l'Orient, et plus encore dans ses divisions, ses guerres intestines.

Mais voici que les « mangeurs d'hommes, » qu'Homère avait vu chasser de la Grèce, se retournent et jettent les yeux sur elle. Ils la convoitent; petit à petit, ils s'en approchent; ils vont l'envahir. La grande voix de Démosthène a beau tonner, elle a beau dénoncer l'ambition de Philippe; les Grecs, sur l'assurance du traître Eschine, ne croient pas à ce petit roi de Macédoine; Philippe asservit Athènes, Alexandre la détruit.

Avec Michelet, il faut suivre, à travers l'Asie, le fils d'Olympias; il faut lire dans notre auteur le portrait de ce fougueux et barbare conquérant. « Il est temps que cela change! s'était écrié V. Hugo... Du reste, le branle est donné. L'histoire véridique, l'histoire vraie, l'histoire définitive, désormais chargée de l'éducation du royal enfant qui est le peuple, rejettera toute fiction, manquera de complaisance... tiendra moins compte des grands coups de sabre que des grands coups d'idées. » Michelet a entendu V. Hugo; il a réduit à sa juste valeur le héros macédonien, il a mis à sa place ce fils des dieux « qui tua l'espoir, qui tua la dignité humaine, qui tua la raison. »

Nous sommes arrivés aux trois quarts du volumineux ouvrage de Michelet, et nous en avons analysé les parties les plus importantes. Marchons plus vite.

Voici l'Egypte, dont les monuments encore debout ne sont que tombeaux, dont les manuscrits, respectés par le temps, ne sont que rituels funéraires sur le culte dû à ceux qui ne sont plus, sur les épreuves des âmes. L'Egypte, c'est le pays de la mort... Mais attendons; le i^{er} siècle av. J.-C. se lève; avec lui arrive le règne du fils de Lagos, et, dans ce monde enténébré, tout à coup se fait la lumière: Alexandrie devient une seconde Athènes...